

Une adorable petite dévoreuse de livres

Pères et mères sont gens bien curieux. Même lorsque leurs rejetons sont les pires des poisons imaginables, ils persistent à les trouver merveilleux. Certains parents vont plus loin : l'adoration les aveugle à tel point qu'ils arrivent à se persuader du génie de leur progéniture. Mais, après tout, quel mal à cela ? Ainsi va le monde. C'est seulement quand les parents commencent à *nous* vanter les mérites de leurs odieux moutards que nous nous mettons à crier : « Ah, non, assez ! Vite, de l'air ! Vous allez nous rendre malades ! »

Les enseignants souffrent beaucoup d'avoir à écouter ce genre de balivernes proférées par des parents gonflés d'orgueil mais, en général, ils se rattrapent dans l'établissement des notes en fin de trimestre. Si j'étais professeur, je concocterais des appréciations féroces pour les enfants de radoteurs aussi infatués. « Votre fils Maximilien, écrirais-je, est une nullité totale. J'espère que vous avez une entreprise familiale où vous pourrez le caser à la fin de ses études car il n'a aucune chance de trouver nulle part ailleurs le moindre emploi. » Ou

bien, si je me sentais lyrique ce jour-là, je dirais : « Que les organes de l'ouïe des sauterelles se trouvent aux flancs de leur abdomen est une curiosité de la nature. À en juger par ce qu'elle a appris au cours du dernier trimestre, votre fille Vanessa ne possède pas trace des organes en question. »



Je pourrais même m'aventurer plus loin dans l'histoire naturelle et déclarer : « La cigale passe six ans à l'état de larve enterrée dans le sol et pas plus de six jours à l'air libre, au soleil. Votre fils Gaston a passé six ans à l'état de larve dans cet établissement et nous attendons toujours qu'il sorte de sa chrysalide. » Une



petite fille spécialement odieuse pourrait m'inspirer ce commentaire : « Fiona a la même beauté glaciale qu'un iceberg mais, contrairement à ce dernier, il n'y a strictement rien à trouver sous cette apparence. » Bref je crois que je me poulécherai à rédiger des bulletins de fin de trimestre pour les jeunes pestes de ma classe. Mais en voilà assez. Poursuivons notre récit.



De loin en loin, il arrive qu'on rencontre des parents qui adoptent l'attitude opposée et ne manifestent pas le moindre intérêt pour leurs enfants. Ceux-là sont, à coup sûr, bien pires que les admirateurs béats.

M. et Mme Verdebois appartenait à cette espèce. Ils avaient un fils appelé Michael et une fille du nom de Matilda, et considéraient cette dernière à peu près comme une croûte sur une plaie. Une croûte, il faut s'y résigner jusqu'à ce qu'on puisse la détacher, s'en défaire et la bazarder. M. et Mme Verdebois attendaient avec impatience le moment où ils pourraient se défaire de leur petite fille et la bazarder, en l'expédiant de préférence dans le comté voisin ou même plus loin. Il est déjà assez triste que des parents traitent des enfants

ordinaires comme s'ils étaient des croûtes ou des cors aux pieds, mais cette attitude est encore plus répréhensible si l'enfant en question est *extraordinaire*, j'entends par là aussi sensible que douée. Matilda était l'un et l'autre mais, par-dessus tout, elle était douée. Elle avait l'esprit si vif et si délié et apprenait avec une telle facilité que même les parents les plus obtus auraient reconnu des dons aussi exceptionnels. Mais M. et Mme Verdebois étaient, eux, si bornés, si confinés dans leurs petites existences étriquées et stupides, qu'ils n'avaient rien remarqué de particulier chez leur fille. Pour tout dire, fût-elle rentrée à la maison en se traînant avec la jambe cassée qu'ils ne s'en seraient pas aperçus.



Le frère de Matilda, Michael, était un garçon tout à fait normal, mais devant sa sœur – je le répète – vous seriez resté comme deux ronds de flan. À l'âge d'*un an et demi*, elle parlait à la perfection et connaissait à peu près autant de mots que la plupart des adultes. Les

parents, au lieu de la féliciter, la traitaient de moulin à paroles et la rabrouaient en lui disant que les petites filles sont faites pour être vues mais pas pour être entendues.

À trois ans, Matilda avait appris toute seule à lire en s'exerçant avec les journaux et les magazines qui traînaient à la maison. À quatre ans, elle lisait couramment et, tout naturellement, se mit à rêver de livres. Le seul disponible dans ce foyer de haute culture, *La Cuisine pour tous*, appartenait à sa mère et, lorsqu'elle l'eut épluché de la première page à la dernière et appris toutes les recettes par cœur, elle décida de se lancer dans des lectures plus intéressantes.



– Papa, dit-elle, tu crois que tu pourrais m'acheter un livre ?

– Un livre ? dit-il. Qu'est-ce que tu veux faire d'un livre, pétard de sort !

– Le lire, papa.

– Et la télé, ça te suffit pas ? Vingt dieux ! on a une belle télé avec un écran de 56, et toi tu réclames des bouquins ! Tu as tout de l'enfant gâtée, ma fille.



Presque chaque après-midi, Matilda se trouvait seule à la maison. Son frère (de cinq ans son aîné) allait en classe. Son père était à son travail et sa mère partait jouer au loto dans une ville située à une dizaine de kilomètres de là. Mme Verdebois était une mordue du loto et y jouait cinq après-midi par semaine. Ce jour-là, comme son père avait refusé de lui acheter un livre, Matilda décida de se rendre toute seule à la bibliothèque du village. Quand elle arriva, elle se présenta à la bibliothécaire, Mme Folyot. Puis elle demanda si elle pouvait s'asseoir et lire un livre. Mme Folyot, déconcertée par l'apparition d'une si petite visiteuse non accompagnée, l'accueillit néanmoins avec bienveillance.

– Où sont les livres d'enfants, s'il vous plaît ? demanda Matilda.

– Là-bas, sur les rayons du dessous, lui dit Mme Folyot.

Veux-tu que je t'aide à en trouver un joli avec beaucoup d'images ?

– Non, merci, dit Matilda, je me débrouillerai bien toute seule.

À dater de ce jour-là, chaque après-midi, aussitôt sa mère partie pour aller jouer au loto, Matilda trottnait jusqu'à la bibliothèque. Il n'y avait que dix minutes de trajet, ce qui lui permettait de passer deux heures merveilleuses assise tranquillement dans un coin à dévorer livre sur livre.

Lorsqu'elle eut lu tous les livres d'enfants disponibles, elle se mit à fureter dans la salle, en quête d'autres ouvrages. Mme Folyot, qui l'avait observée avec fascination durant plusieurs semaines, se leva de son bureau et alla la rejoindre.

– Je peux t'aider ? demanda-t-elle.

– Je me demande ce que je pourrais lire maintenant, dit Matilda. J'ai fini tous les livres d'enfants.

– Tu veux dire que tu as regardé toutes les images ?

– Oui, mais j'ai aussi lu tout ce qui était écrit.

Mme Folyot considéra Matilda de toute sa hauteur, et Matilda, le nez en l'air, soutint son regard.

– J'en ai trouvé quelques-uns bien mauvais, ajouta-t-elle ; mais d'autres étaient très jolis. Celui que j'ai préféré, c'est *Le Jardin secret*. Il est plein de mystère. Le mystère de la pièce derrière la porte fermée et le mystère du jardin derrière le grand mur.

Mme Folyot était stupéfaite.

– Dis-moi, Matilda, demanda-t-elle, quel âge as-tu au juste ?

– Quatre ans et trois mois, répondit Matilda.

La stupeur de Mme Folyot était à son comble mais elle eut la présence d'esprit de ne pas le montrer.

– Quel genre de livre aimerais-tu lire maintenant ? demanda-t-elle.

– Je voudrais un de ces livres vraiment bons que lisent les grandes personnes. Un livre célèbre. Je ne connais pas les titres.

Mme Folyot, sans hâte, se mit à examiner les rayons. Elle ne savait trop à quel saint se vouer. « Comment choisit-on un livre d'adulte célèbre pour une enfant de quatre ans ? » se demandait-elle. Elle songea tout d'abord à lui donner un roman de jeune fille à l'eau de rose, du genre destiné aux adolescentes puis, mue par on ne sait quelle raison, elle s'éloigna résolument de l'étagère devant laquelle elle s'était arrêtée.

– Tiens, si tu essayais de lire ça, dit-elle. C'est un livre très connu et très beau. S'il est trop long pour toi, dis-le-moi et je t'en trouverai un autre plus court et plus facile.

– *Les Grandes Espérances*, lut Matilda, de Charles Dickens. J'ai très envie de m'y mettre.

« Je dois être folle », songea Mme Folyot. Ce qui ne l'empêcha pas d'affirmer :

– Bien sûr, ça devrait te plaire.

Au cours des après-midi suivants, Mme Folyot eut peine à détacher ses regards de la petite fille assise des heures durant dans le grand fauteuil au bout de la pièce, avec le livre sur les genoux. Le volume était en effet trop lourd pour qu'elle pût le tenir dans ses mains,



si bien qu'elle devait rester penchée en avant pour pouvoir lire. Et c'était un étrange spectacle que celui de cette minuscule créature aux cheveux noirs, assise avec ses pieds qui n'atteignaient pas le sol, totalement captivée par les aventures de Pip et de la vieille Miss Havisham dans sa maison pleine de toiles d'araignées, totalement envoûtée par la magie des mots assemblés par le prodigieux conteur qu'était Dickens. N'était, par intervalles, un bref geste de la main pour tourner les pages, la petite fille restait immobile. Et c'était toujours avec tristesse que Mme Folyot, l'heure venue, se levait pour aller annoncer à la lectrice :

– Il est cinq heures moins dix, Matilda.



Durant la première semaine des visites de Matilda, Mme Folyot lui avait demandé :

– Ta maman t’accompagne ici tous les jours et vient te rechercher ?

– Ma mère va à Aylesbury tous les après-midi pour jouer au loto, avait répondu Matilda. Elle ne sait pas que je viens ici.

– Mais voyons, Matilda, ce n’est pas bien. Tu devrais lui demander la permission.

– Il vaut mieux pas, avait dit Matilda. Elle ne m’encourage pas du tout à lire. Pas plus que mon père d’ailleurs.

– Mais qu’est-ce qu’ils pensent que tu fais dans une maison vide tous les après-midi ?

– Que je traînaille et que je regarde la télé, je suppose. Ce que je peux faire ne les intéresse pas du tout, avait ajouté un peu tristement Matilda.

Mme Folyot s’inquiétait des risques que pouvait courir l’enfant en suivant la grand-rue très animée du village, puis en la traversant, mais elle résolut de ne pas s’en mêler.

Au bout de huit jours, Matilda avait fini *Les Grandes Espérances*. Une édition qui ne comptait pas moins de quatre cent onze pages.

– J’ai adoré ça, dit-elle à Mme Folyot. M. Dickens a écrit d’autres livres ?

– Tout un tas, dit Mme Folyot, éberluée. Tu veux que je t’en choisisse un second ?

Au cours des six mois suivants, sous l’œil ému et attentif de Mme Folyot, Matilda lut les livres suivants :

Nicholas Nickleby, de Charles Dickens
Oliver Twist, de Charles Dickens
Jane Eyre, de Charlotte Brontë
Orgueil et préjugés, de Jane Austen
Tess d'Urberville, de Thomas Hardy
Kim, de Rudyard Kipling
L'Homme invisible, de H. G. Wells
Le Vieil Homme et la Mer, d'Ernest Hemingway
Le Bruit et la Fureur, de William Faulkner
Les Raisins de la colère, de John Steinbeck
Les Bons Compagnons, de J. B. Priestley
Le Rocher de Brighton, de Graham Greene
La Ferme des animaux, de George Orwell.

C'était une liste impressionnante et Mme Folyot était maintenant au comble de l'émerveillement et de l'excitation, mais sans doute fit-elle bien de ne pas donner libre cours à ses émotions. Tout autre témoin des prouesses littéraires d'une si petite fille se serait sans doute empressé d'en faire toute une histoire et de clamer la nouvelle sur les toits, mais telle n'était pas Mme Folyot. Mme Folyot savait rester discrète et avait depuis longtemps découvert qu'il était rarement bon d'intervenir dans la vie des enfants des autres.

– M. Hemingway dit des tas de choses que je ne comprends pas, lui expliqua Matilda. Surtout sur les hommes et les femmes. Mais j'ai beaucoup aimé son livre quand même. Avec sa façon de raconter les choses, j'ai l'impression d'être là, sur place, et de les voir arriver.



– Un bon écrivain te fera toujours cet effet, dit Mme Folyot. Et ne t'inquiète donc pas de ce qui t'échappe. Lis tranquillement et laisse les mots te bercer comme une musique.

– D'accord, d'accord.

– Sais-tu, reprit Mme Folyot, que dans les bibliothèques publiques comme celle-ci il est possible d'emprunter des livres et de les emporter chez soi ?



– Mais non, je ne savais pas, dit Matilda. Cela veut dire que je peux en emporter, *moi* ?

– Bien sûr, dit Mme Folyot. Quand tu as choisi le livre que tu désires, tu me l’apportes que je puisse le noter dans le cahier et il est à toi pour quinze jours. Tu peux même en prendre plus d’un si tu en as envie.

À dater de ce jour-là, Matilda ne se rendit plus à la bibliothèque qu’une fois par semaine pour y prendre des nouveaux livres et rendre ceux qu’elle avait lus. Sa petite chambre était devenue sa salle de lecture et elle y passait le plus clair de ses après-midi à lire avec, bien souvent, une tasse de chocolat chaud à côté d’elle. Elle n’était pas encore assez grande pour atteindre les choses dans la cuisine, mais elle tenait cachée, dans la cour, une caisse légère sur laquelle elle se juchait pour attraper les ingrédients dont elle avait besoin. La plupart du temps, elle préparait du chocolat, réchauffant le lait dans une casserole sur le fourneau avant d’y jeter le cacao. Il n’y avait rien de plus agréable que de boire un chocolat à petites gorgées en lisant.

Les livres la transportaient dans des univers inconnus et lui faisaient rencontrer des personnages hors du commun qui menaient des vies exaltantes. Ainsi navigua-t-elle sur d’antiques voiliers avec Joseph Conrad, explora-t-elle l’Afrique avec Ernest Hemingway et l’Inde avec Rudyard Kipling. Ainsi assise au pied de son lit, dans sa petite chambre d’un village anglais, visita-t-elle de long en large et de haut en bas le vaste monde.



M. Verdebois, le grand marchand de voitures

Les parents de Matilda possédaient une jolie maison avec, au rez-de-chaussée, une salle à manger, un salon et une cuisine, et trois chambres à l'étage. Son père était marchand de voitures d'occasion et semblait relativement prospère.

– La sciure de bois, disait-il avec fierté, voilà l'un des grands secrets de ma réussite. Et elle ne me coûte rien, la sciure de bois. Je l'ai gratis à la scierie.

– Mais à quoi elle te sert ? lui demandait Matilda.

– Ha, répondait mystérieusement le père, tu voudrais bien le savoir...

– Je ne vois pas comment la sciure de bois peut t'aider à vendre des voitures d'occasion, papa.

– C'est parce que tu es une ignorante petite bêtasse !

Son discours n'était jamais très raffiné, mais Matilda y était habituée. Elle savait aussi qu'il aimait se vanter et elle ne se faisait pas faute d'encourager, sans vergogne, ce travers.

– Tu dois être drôlement malin pour trouver un

moyen d'utiliser quelque chose qui ne coûte rien... Si seulement je pouvais en faire autant.

– Tu ne pourrais pas, répliqua le père. Tu es trop bête. Mais je ne demande qu'à tout expliquer au jeune Mike ici présent qui deviendra un jour mon associé.

Dédaignant Matilda, il se tourna vers son fils et continua :

– Je suis toujours content d'acheter une voiture à un imbécile qui a tellement bousillé les vitesses que les pignons grincent comme des roues de charrette. Je n'ai plus qu'à mélanger une bonne dose de sciure à l'huile dans la boîte, et tout se remet à tourner rond.

– Et ça marche comme ça combien de temps avant de recommencer à craquer ? demanda Matilda.

– Assez longtemps pour que l'acheteur soit déjà loin, répondit le père en ricanant. Dans les cent cinquante kilomètres.

– Mais ce n'est pas honnête, papa, dit Matilda ; c'est de la triche.

– Personne ne s'enrichit en étant honnête, rétorqua le père. Les clients sont là pour être arnaqués.

M. Verdebois était un petit homme à face de rat dont les dents de devant saillaient sous une moustache mitée. Il avait un faible pour les vestons à carreaux aux couleurs criardes qu'il agrémentait de cravates généralement jaunes ou vert pâle.

– Maintenant, prends le kilométrage, par exemple, poursuivit-il. Celui qui achète une voiture d'occasion veut d'abord savoir combien elle a fait de kilomètres. D'accord ?

– D'accord, dit son fils.

– Donc, j'achète une vieille bagnole avec plus de deux cent mille bornes au compteur. Je l'ai pour une bouchée de pain. Personne ne va acheter une épave pareille, pas vrai ? De nos jours, on ne peut plus trafiquer les chiffres sur le compteur comme on le faisait il y a dix ans. Avec les trucs qu'ils ont mis au point, il faudrait être au moins horloger pour s'y frotter. Alors, qu'est-ce que je fais, moi ? Je me sers de ma cervelle, mon petit gars, voilà ce que je fais.

– Comment ? demanda le jeune Michael, subjugué.

Il paraissait avoir hérité de son père le goût de la filouterie.

– Eh ben, je m'assieds et je me dis : Voyons... comment est-ce que je peux faire passer un compteur de deux cent mille à vingt mille kilomètres sans mettre l'appareil en pièces détachées ? D'accord : si je faisais de la marche arrière assez longtemps, je finirais par y arriver car les chiffres défileraient à reculons... Tu comprends ça ? Mais qui va conduire une vieille chignole en marche arrière pendant des milliers de kilomètres ? Personne.

– Oh non, personne, c'est sûr, appuya le jeune Michael.

– Alors, je me gratte le crâne, reprit le père, je fais fonctionner mes méninges : quand on a reçu un cerveau bien organisé comme le mien, on s'en sert. Et d'un seul coup, paf ! Je trouve la solution ! Exactement comme ce type génial qui a découvert la pénicilline. Eurêka ! j'ai crié. J'ai mis le doigt dessus !

– Alors, qu'est-ce que tu as fait, papa ? lui demanda son fils.

– Le compteur, répondit M. Verdebois, est actionné par un câble branché sur une des roues avant. Donc, d'abord, je débranche ce câble. Ensuite, je prends une perceuse électrique et je branche dessus le bout du câble de façon que, quand l'appareil marche, le câble tourne à l'envers. Tu saisis, oui ? Tu me suis, fiston ?

– Oui, papa, dit Michael.

– Ces perceuses ont une vitesse de rotation formidable, enchaîna le père, si bien que dès que la machine se met à tourner, les chiffres sur le cadran tournent au même régime. En un rien de temps, avec le moteur au maximum, je peux retrancher pas loin de cent mille kilomètres. Et je me retrouve avec un kilométrage inférieur à vingt mille, et une bagnole parée pour la vente. « Elle est quasi neuve, je dis à mon client. Rendez-vous compte. Faut dire qu'elle appartenait à une vieille dame qui ne roulait qu'une fois par semaine pour aller faire ses courses. »

– On peut vraiment faire tourner le compteur en arrière avec une perceuse ? s'enquit Michael.

– Ce sont les ficelles du métier que je t'apprends, dit le père. Surtout, garde ça pour toi. Tu voudrais pas que je me retrouve en taule, hein ?

– Je dirai rien à personne, dit le jeune garçon. Tu as fait ça à beaucoup de voitures, papa ?

– Toutes celles qui me passent par les mains y ont droit, dit le père. Je ramène tous les compteurs en dessous de vingt mille kilomètres avant de les mettre en

vente. Et j'ai trouvé cette combine tout seul, hein, ajouta-t-il avec fierté. Je me suis ramassé un joli magot comme ça.

Matilda, qui avait écouté avec attention, intervint :

– Mais, papa, c'est encore plus malhonnête que la sciure. C'est dégoûtant. Tu trompes des gens qui te font confiance.

– Si ça ne te plaît pas, ne mange pas ce qu'on te sert ici. C'est sur mes bénéfiques que tu te nourris.

– C'est du vol, insista Matilda. Ça me fait honte.

Deux taches rouges apparurent aux pommettes du père.

– Non mais, pour qui tu te prends avec tes sermons ! hurla-t-il. L'archevêque de Canterbury ou quoi ? Tu n'es qu'une petite cruche ignorante qui parle à tort et à travers.

– Très juste, Henri, approuva la mère et, tournée vers Matilda, elle ajouta : Tu en as, du toupet, de prendre ce ton avec ton père. Et, maintenant, tu vas fermer ton clapet qu'on puisse regarder notre émission tranquilles.

Installés dans le salon, ils dînaient avec leurs assiettes sur les genoux, devant la télévision. Ils mangeaient des repas tout préparés dans des barquettes d'aluminium comportant des cases pour la viande bouillie, les pommes vapeur et les pois cassés. Mme Verdebois mastiquait consciencieusement, les yeux rivés sur l'émission de variétés saucissonnée de publicités. C'était une bonne femme mafflue, aux cheveux teints en blond platine à l'exception des racines qui

ressortaient en un indéfinissable brun jaunâtre. Lourdemment maquillée, elle présentait une de ces silhouettes adipeuses aux formes débordantes, à l'évidence comprimées de partout pour enrayer un effondrement général.

– Maman, dit Matilda, ça ne te ferait rien que j'aïlle dîner dans la salle à manger pour pouvoir lire mon livre ?

Le père lui lança un coup d'œil torve.

– Moi, ça me fait ! aboya-t-il. Le dîner, c'est une réunion de famille et personne ne sort de table avant qu'on ait fini !

